

TENDANCES

ALCOOL ET SOIRÉES CHEZ LES ADOLESCENTS ET LES JEUNES MAJEURS

RÉSUMÉ

Ce numéro de *Tendances* présente les premiers résultats de l'enquête ARAMIS 2, sous l'angle des contextes de consommation d'alcool en soirée chez les adolescents et les jeunes adultes. L'organisation et le déroulé du moment festif (approvisionnement, personnes invitées, lendemain de la fête...) sont

traversés par des enjeux de différenciation sociale et de genre. Ces derniers façonnent les stratégies de régulation (individuelle et collective) et conduisent les jeunes à se focaliser sur les risques immédiats de la consommation (réputation, crainte d'abus sexuels, conduite d'un véhicule...).

La consommation d'alcool des jeunes fait l'objet d'une attention particulière des médias et des pouvoirs publics sous l'angle des risques immédiats encourus, notamment les accidents de la route ou les violences. Les conséquences socio-sanitaires sont davantage soulignées depuis une décennie, entre autres par le rapport de la Cour des comptes sur les politiques de lutte contre les consommations nocives d'alcool [1]. Ce dernier concluait en 2016 à la nécessité d'une prise de conscience collective, que l'expertise coordonnée par l'Inserm sur la réduction des dommages associés à la consommation d'alcool est venue corroborer en 2021 [2].

L'alcool demeure en effet le produit psychoactif le plus consommé en population générale (malgré une hétérogénéité des pratiques), avec 42,8 millions de consommateurs actuels, entraînant 41 000 décès par an [3], pour un coût social estimé à 118 milliards d'euros [4]. Peu de travaux qualitatifs ont pourtant été consacrés jusqu'à présent aux consommations des adolescents lors de cette période charnière de passage à l'âge adulte, où peuvent parfois s'installer des usages d'alcool réguliers voire quotidiens.

C'est dans cette perspective que l'enquête sur les Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives (ARAMIS) s'est enrichie d'une deuxième édition (ARAMIS 2), afin d'approfondir les observations collectées entre 2014 et 2017 [5]. Celles-ci mettaient en lumière la méconnaissance des risques sanitaires et l'ambiguïté récurrente entre messages de prévention et publicité autour de l'alcool. Face à l'omniprésence des incitations à consommer, la gestion et le contrôle des consommations dans les moments propices

à l'alcoolisation (tels que les soirées) ont particulièrement guidé cette nouvelle édition.

Comment les adolescents et les jeunes adultes organisent-ils leurs soirées ? Quels moments et quels lieux apparaissent propices au contrôle des consommations ? Comment se représentent-ils les risques en contexte festif ? Quelles sont les stratégies individuelles de gestion des effets de l'alcool en soirée et comment le groupe participe-t-il à (dé)réguler les usages ?

Pour répondre à ces questions, une campagne de 122 entretiens a été menée entre 2020 et 2021 auprès de 133 enquêtés. Elle a été déclinée en trois volets d'études, auprès d'adolescents (15-18 ans), de jeunes adultes (jusqu'à 23 ans inclus) et de parents de mineurs (15 à 17 ans). L'enquête, financée par le Fonds de lutte contre les addictions, a été coordonnée par l'Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT) avec le concours de l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (Injep) et de l'Université Paris-Cité (voir encadré « Méthodologie » p. 3).

Ce numéro de *Tendances* propose une synthèse des premiers résultats de ce travail, qui ouvre de nombreuses pistes de réflexion utiles aux stratégies de prévention. Sans minimiser le danger des pratiques à risque, mais pour mieux les comprendre, l'approche en sciences sociales développée dans ARAMIS 2 appréhende surtout ces moments festifs comme des pratiques sociales qui s'insèrent dans des modes de construction de soi et de sociabilités juvéniles.

Le rôle des soirées dans les sociabilités et les consommations juvéniles d'alcool

Les pratiques d'alcoolisation festive répondent à une organisation précise. Les personnes invitées, les types d'alcool choisis ainsi que les moments et les lieux retenus sont porteurs de significations et déterminent la tournure envisagée de la fête. De la même manière, le « lendemain de soirée » fait l'objet d'une attention particulière pour éviter de porter atteinte aux « performances » scolaires, professionnelles et aux interactions sociales (familiales, activités prévues...) : « Pour les cours et le travail, là, clairement, je m'en voudrais beaucoup de le rater pour une raison de gueule de bois. Parce que je considère ça comme uniquement ma faute » (Paul, 23 ans)¹.

L'organisation : choisir un « type de soirée » et s'approvisionner

Distinction sociale et diversité des lieux investis

Les soirées constituent des moments de renforcement des groupes amicaux [7]. Elles reflètent les affinités et différents modèles de sociabilité : fermées avec des liens intenses dans l'espace domestique [8], plus ouvertes avec la fréquentation de bars ou de boîtes de nuit... Les jeunes identifient les types de soirée qu'ils privilégient ou qu'ils déclinent, et sont invités lorsqu'ils sont « dans le même délire » (Julien, 16 ans). Comme le résume Jean-Michel, 20 ans : « Je choisis mon ami. Je sais avec qui je vais boire, et avec qui je vais pas boire. » Aline, 19 ans, souligne quant à elle que les consommations d'alcool peuvent varier selon les normes d'usage du groupe d'amis présent : « Je pense que selon les différents groupes d'amis, je vais pas faire le même genre de soirée, donc je vais peut-être pas boire de la même façon. »

Or, le nombre de personnes conviées et la quantité d'alcool disponible servent souvent à distinguer les « grosses » soirées, considérées comme les « vraies ». Le fait d'en organiser ou d'être présent est recherché, car révélateur du capital social de l'enquêté (« C'était incroyable, il avait fait une grosse soirée avec plein de lycées différents [...] il y avait 40 personnes chez lui, ses parents étaient pas là », Chloé, 16 ans). Les réseaux sociaux ont une place prépondérante dans cette sélection et le fait d'être inclus dans un groupe de discussion ouvre (ou ferme) les opportunités festives. Julien, 16 ans, détaille : « En général, soit on crée un groupe WhatsApp avec tout le monde [...] Ou alors j'ai des amis qui font plus une photo sur Snapchat avec juste un texte disant : à telle heure, tel jour. »

Les soirées constituent donc un support de classement entre différents groupes de jeunes, mais reflètent aussi la différenciation sociale [9] qui apparaît dès le passage de l'adolescence à l'âge adulte. Elle se traduit par une identification aux personnes qui occupent l'espace des soirées (« C'est un peu là où vont les gens plus stylés », dira Léa, 18 ans, les opposant au « groupe des beaufs »). La réputation du groupe se confond parfois avec le capital économique et l'image sociale de ses membres. Les variations qui se jouent ne concernent pas tant les quantités et la fréquence d'alcoolisation (homogènes chez les enquêtés aux appartenances sociales diverses) que les lieux choisis, les manières de boire et les produits utilisés :

Entretien collectif avec Lali, Flora, Émeline (17 ans) :

Et vous savez comment vous êtes perçus par d'autres ?

- Des beaufs, un peu, je pense.

Et qui pourrait dire que vous êtes des beaufs ?

- Beh par exemple, c'est ceux de Limoges, ceux qui sortent tout le temps en boîte et tout, par exemple ceux qui ont les moyens de sortir tout le temps en boîte. Enfin nous, on prend ce qu'il y a, quoi. Je veux dire, il y en a plein qui ont pas les moyens de sortir tout le temps en boîte, c'est 10 € l'entrée, plus 15 € la bouteille, au bout d'un moment on n'a pas tous les moyens de faire ça. Du coup on préfère faire les soirées entre nous, ça sera moins cher. On est plus les beaufs, quoi, parce qu'on fait avec ce qu'on a.

L'inégalité économique est souvent redoublée d'une opposition entre « ville » et « campagne ». Celle-ci permet de classer et d'associer milieu résidentiel et type d'alcool comme des éléments d'un tableau décrivant les jeunes ruraux. Théo, 17 ans, relate comment les soirées avec ses amis sont perçues : « On s'est fait traiter de tous les noms, comme quoi on était des pouilleux (...) qu'on était armés jusqu'aux dents, qu'on a des chiens de chasse, plein de trucs comme ça [...] à boire du Ricard ». Les contextes d'usage et les types d'alcool consommé nourrissent ainsi des distinctions plus profondes qui semblent cloisonner les frontières sociales des groupes de jeunes, entre un milieu rural pauvre et un milieu urbain et « bourgeois » : « Les deux groupes ne peuvent pas se voir, ils s'aiment pas du tout. Parce que le premier groupe, qui est plus considéré comme bourgeois, ils ont de la fortune dans leur famille, ils aiment bien en parler... » (Chloé, 16 ans). Ces oppositions apparaissent particulièrement entre les mineurs et jeunes majeurs de l'échantillon qui ont expérimenté la mobilité (classes moyennes et supérieures pour la plupart) et ceux qui ont toujours résidé sur le territoire d'origine [10] (« Il y a vraiment la séparation entre ceux qui sont restés à la campagne et ceux qui sont allés en lycée de ville », Lennie, 17 ans).

Mobilités résidentielle et sociale nourrissent des modifications durables des manières d'être des jeunes, et une mise à distance de certains types d'événements et de certains groupes. Ceux issus des classes moyennes et supérieures se démarquent des jeunes d'origine populaire, qui n'ont « pas su évoluer » et qui sont « restés bloqués », en fréquentant par exemple certains lieux publics (bars, boîtes de nuit...) lorsqu'ils boivent de l'alcool. Aurélie et son amie Émeline, 18 ans, l'évoquent dans cet extrait :

- Nous on est déjà sorties en boîte, c'est pas pareil.

- [Nous] C'est plus la fête.

- [Eux] Ils vont jamais au bar.

- Alors que à Limoges c'est... ouais tu t'en fous. [...]

- Les gens sont ouverts d'esprit, ils critiquent pas pour rien...

- Oui mais parce qu'ils [eux] habitent à Sainte-Élisabeth, enfin tu sais c'est niveau habitat... Parce que les gens qui sont partis [nous], c'est ceux qui sont ouverts d'esprit, on va dire les gens matures qui sont partis. »

Cette mise à distance s'effectue aussi via les orientations scolaires et les établissements fréquentés, par et dans lesquels les groupes se constituent ou se renforcent (principalement entre lycées professionnels proposant des filières courtes et lycées généraux pouvant déboucher sur une entrée en études supérieures). Selon Lennie, 17 ans, qui est partie dans un centre urbain dans l'optique d'y poursuivre ses études : « Quand je suis en ville, je n'ai quasiment aucune amie qui me dit que ses parents sont agriculteurs ou que ses parents ont fait des études courtes, alors qu'à la campagne, c'était vraiment la majorité [...] en ville je vois tout le monde viser des grandes écoles, et là maintenant je me sens dans la norme ». Lila, 17 ans, précise que ce sont particulièrement les jeunes ayant suivi des cursus courts et professionnalisants qui privilégient les espaces publics extérieurs plus excentrés (nature, champs, forêts...) pour s'alcooliser : « Eux [ceux

1. Tous les prénoms et noms des personnes interrogées dans le cadre de l'enquête ont été modifiés.

Méthodologie

L'enquête a été réalisée de juin 2020 à mars 2021, dans le cadre d'un partenariat entre l'Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT), l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (Injep) et le Laboratoire de psychopathologie et processus de santé (LPPS) de l'Université Paris-Cité. Financée en 2019 par le Fonds de lutte contre les addictions liées aux substances psychoactives, elle avait pour but d'approfondir certains aspects de la première édition d'ARAMIS réalisée entre 2014 et 2017. Près de 200 mineurs de 13 à 18 ans avaient été interrogés sur leurs usages de tabac, d'alcool et de cannabis. Plusieurs éléments n'avaient alors pu être investigués : l'influence du territoire de résidence sur les usages (le recrutement des enquêtés s'étant centré sur le milieu urbain) ; la question des trajectoires de consommation (en raison de la tranche d'âge retenue), ou encore le rôle du contrôle parental (abordé toutefois indirectement à travers les propos déclaratifs des enquêtés). La richesse du matériau a par ailleurs conduit à prolonger l'étude de certaines thématiques, telles que l'omniprésence de l'alcool au sein des sociabilités juvéniles, la méconnaissance des risques associés à l'alcool ou encore sa place dans l'affirmation identitaire à l'adolescence [5].

La nouvelle édition a donc cherché à explorer plus en détail les formes de contrôle de la consommation d'alcool en priorité, mais aussi de tabac et de cannabis. La question de la régulation a été abordée lors du passage de l'adolescence aux premières années de l'âge adulte (à partir de la majorité légale), et à l'aune des stratégies de supervision parentale des usages juvéniles. Au total 122 entretiens individuels ou collectifs (auprès de 133 enquêtés, certains ayant été interrogés deux fois) ont ainsi été réalisés et déclinés en trois volets :

- un premier, auprès d'adolescents (15-18 ans inclus) habitant dans des territoires ruraux (dans les Ardennes, en Ariège, Haute-Vienne, Loir-et-Cher, Maine-et-Loire, Seine-Maritime), conduit par l'Injep à partir de 41 entretiens individuels et 3 entretiens collectifs (composés de 3 à 4 jeunes), avait pour but d'objectiver les contextes de consommation et leur inscription dans les sociabilités juvéniles. La grille d'entretien était organisée autour de l'alcool et de la description des contextes de « soirées » (approvisionnement, lieux choisis, perception des risques). Elle traitait aussi plus largement des conséquences du confinement sur les relations familiales et amicales [6] ;

- un deuxième volet, axé sur les jeunes majeurs (18-23 ans inclus), réalisé par le LPPS (50 entretiens individuels), a permis d'aborder la question des évolutions des usages en lien avec les grandes étapes biographiques de l'entrée dans l'âge adulte (entrée dans l'enseignement supérieur, décohabitation familiale, premier emploi, obtention du permis de conduire...). La grille d'entretien s'est particulièrement attachée à décrire les trajectoires de consommation (de la première expérience de consommation jusqu'à la consommation actuelle, incluant l'évolution des usages lors des confinements) ;

- un dernier volet (OFDT), mené auprès de parents d'adolescents âgés de 15 à 17 ans (28 entretiens individuels), visait à étudier le contrôle appliqué aux consommations juvéniles ainsi que les stratégies parentales adoptées. La grille abordait les usages juvéniles et parentaux, les représentations parentales autour des produits (en particulier de l'alcool) et le fonctionnement des interactions parent(s)-enfants (mise en place de règles strictes, observation, communication...).

Pour chaque volet, les effectifs ont été constitués de façon raisonnée, à partir de cinq critères visant à diversifier les profils : l'âge, le sexe, le milieu résidentiel, le milieu social et le produit consommé (tabac, alcool ou cannabis durant les six mois précédant l'enquête). Les données collectées ont été intégralement retranscrites et ont fait l'objet d'une analyse de contenu thématique, après codage à l'aide du logiciel NVivo, qui s'organise en trois grandes catégories d'analyse : usages, trajectoire et contrôle.

Pour ce *Tendances*, la réflexion se concentre sur la description des contextes de soirées, révélateurs des logiques de sociabilités juvéniles autour de l'alcool, de la gestion de ses effets ou de la représentation des risques. Les matériaux des volets mineurs et majeurs sont ainsi privilégiés, tandis que le rôle de la famille dans la normalisation de l'alcool n'est pas abordé ici. Les résultats exposés ne traitent pas non plus de l'évolution du rapport au produit (question de l'addiction, rapport avec la polyconsommation...) ni de ses liens avec le parcours d'usage ou la trajectoire de vie.

restés au lycée professionnel], je pense qu'ils sont restés dans l'époque où ils s'en foutent d'aller en cours ou pas, et ils préfèrent se voir entre eux, dans les mêmes endroits, boire dans les champs, etc. »

Certains des jeunes qui sont partis éprouvent de la fierté à accéder à de nouvelles pratiques culturelles et de nouveaux espaces lors de leurs études (bars, restaurants, boîtes de nuit, salles de concerts...) : « *Il y a beaucoup de gens de mon école qui, en sortant des cours, vont dans un bar* » (Léa, 18 ans). Les mobilités spatiale et sociale ont également des conséquences sur la disponibilité en temps dédié aux loisirs, au cours desquels les usages se concentrent. Ils s'effectuent lors des week-ends, des vacances et congés, qui permettent de relâcher les tensions accumulées sur les temps contraints

nécessitant d'être performant (études, examens, travail...). Pauline (23 ans) l'explique : « *J'avais ma petite routine où, la semaine je bosse à fond, et le week-end je me relâche. C'est une récompense aussi : tu as énormément travaillé et t'as été hyper sérieuse pendant six mois non-stop, t'as été irréprochable, tu as eu des résultats super, allez maintenant tu fais tout ce que tu veux, no limit* ». Les jeunes consomment pendant ces périodes afin de « se défouler » et de rattraper les moments de privation qu'ils ont préalablement consenti. Les usages d'alcool peuvent être débridés car ils sont légitimés par le comportement irréprochable du reste de la semaine.

Les manières de « faire des soirées » évoluent peu pour les jeunes qui ne font pas l'expérience de la mobilité et dont les cadres de vie (logement, milieu résidentiel...) restent attachés

au territoire rural d'origine. Comme le suggère Xavier, 17 ans, ils n'ont pas besoin de se « donner un genre » : *« Je pense que ça va être vraiment des catégories sociales, les personnes qui sont aisées financièrement qui eux vont se donner un genre, ils vont aller en soirée pour dire qu'ils y sont allés. [...] Les soirées, quand on est pauvre, il y a pas d'alcool, il y a pas de drogue [i.e. il y en a mais ce n'est pas ça qui compte] ... on reste juste là on passe un super moment, on kiffe, on blague. Et c'est trop bien. »* Ces jeunes ont davantage tendance à entretenir des sociabilités intensives avec les mêmes amis d'enfance et à investir les espaces privés. Les soirées s'y déroulant forment un cadre majeur de sociabilités juvéniles, faute de diversification des espaces de rencontre. Les difficultés de mobilité entraînent en effet un calcul de chaque déplacement, freinant parfois les sorties. Lennie (17 ans) perçoit ces limites quand elle retourne chez ses parents qui habitent dans « un champ perdu » : *« Mes amis [de la ville] ils se font des soirées improvisées, c'est-à-dire à 22 h ils s'envoient des messages, ils vont sortir, ils vont se prendre des verres ensemble. Et moi je sais très bien que je peux pas demander, à 22 h, à mes parents qui sont en train de regarder la télé dans le canapé, s'ils peuvent me déposer. »*

En dehors de l'espace privé, les espaces publics extérieurs sont plus occupés qu'en milieu urbain : qu'il s'agisse de lieux de passage (places publiques, rues...), d'équipements de la commune (terrain de football...) ou encore de lieux très peu fréquentés voire désaffectés (nature, maisons abandonnées, blockhaus, arrières des supermarchés ou des internats...). Les soirées en extérieur sont perçues comme une richesse par les enquêtés qui valorisent la possibilité de profiter de grands espaces naturels, d'endroits sans passage et avec peu de monde. Ils offrent plus d'intimité (*« on peut vraiment parler »*) et la nature semble être un prolongement de la sécurité offerte par l'espace privé. Les risques externes liés aux personnes extérieures au groupe ou les risques d'interpellation (contrôle de police) sont peu prégnants dans les discours de ces jeunes (*« Les coins où il y a un peu d'herbe et où il y a des arbres, c'est là où tous les fumeurs et tous ceux qui boivent se regroupent sans trop de risques »*, Anaïs, Élodie, Éléa, 17 ans).

Une grande facilité d'accès à l'alcool

L'organisation de la soirée permet de fixer un « plan de bataille » où se dessinent les rôles de chacun (achats de la nourriture, des boissons...). Les enquêtés s'étendent largement sur la facilité avec laquelle ils parviennent à se procurer de l'alcool. Pour les mineurs, en dépit de l'interdiction théorique de vente, l'absence de contrôle dans l'accès aux produits légaux est systématiquement mentionnée. La carte d'identité et l'âge ne sont pas souvent demandés par les vendeurs. Ces derniers peuvent même « fermer les yeux », comme en témoigne Aurélien, 17 ans : *« L'accès à l'alcool il est tellement facile. On nous contrôle même plus la carte d'identité. Ils disent : "vous avez 18 ans ?" On dit oui et ils nous donnent la bouteille. Ils vérifient pas. Là-dessus ça joue »*.

Les mineurs ont très bien identifié les situations qui sont les plus susceptibles d'entraîner un refus : l'achat d'alcools forts plutôt que de bières, l'âge avancé des caissiers et caissières (le refus de vente étant plus important quand les vendeurs sont perçus comme plus âgés), ainsi que les achats en groupe ou binôme plutôt que seul. Ils développent face à cela de nombreux mécanismes de contournement, tels que l'emprunt de cartes d'identité aux pairs qui sont majeurs ou paraissent plus âgés (ceux qui « ont de la barbe », qui sont « plus grands et imposants »). Ils peuvent par ailleurs recourir aux caisses automatiques pour n'avoir aucun contact avec le personnel (*« Avec les caisses rapides, personne m'a calculé »*, Julien, 16 ans) ou dissimuler les bouteilles parmi d'autres produits (alimentaires...).

Chez les jeunes majeurs, les stratégies d'approvisionnement pour maximiser le ratio « prix/cuite » (ressentir les effets de l'alcool pour un coût peu élevé) portent surtout sur les lieux et moments de consommation. Les enquêtés vivant en milieu urbain soulignent l'importance des happy hours (*« Pour ceux qui sont majeurs et peuvent aller dans les bars, le choix des lieux se fait en lien avec le prix de l'alcool »*, Léa, 18 ans). Ils mentionnent également parfois le transfert vers l'espace privé. L'alcool acheté en supermarché est plus accessible financièrement, et de nombreux jeunes exploitent les promotions pour faire des économies d'échelle : *« Il y a des promotions dans les magasins où ils vendaient beaucoup de vin, et j'avais pris une vingtaine de bouteilles en dehors de ce que je prends régulièrement »* (Raphaëlle, 24 ans).

Enfin, de manière commune aux mineurs et aux jeunes majeurs, l'enquête montre le rôle incitatif du don et du partage lors des moments festifs. Les logiques de dons/contre-dons entre pairs sont au fondement de l'intégration au groupe. Ils traduisent l'intensité des liens et le « respect » témoigné à celui qui organise (*« Si on est invité à une soirée c'est un peu une marque de respect de ramener quelque chose. C'est comme ramener une bouteille de vin à un anniversaire »*, Éva, 18 ans). L'enquête permet également d'observer le rôle important de la famille dans l'approvisionnement. Elle confirme les résultats d'ARAMIS 1 sur la normalisation de l'alcool : dans les logiques de « bien-boire », dans des contextes festifs, et dans l'aide au financement de soirées (achat direct ou indirect par de l'argent de poche donné), comme relaté par Martina (22 ans) : *« Parce que, dans mes souvenirs, les parents avaient acheté un pack de 18. »*

Le lendemain de soirée : souvenirs du moment festif

La limite entre « se mettre bien » (profiter des effets positifs de l'alcool) et « se mettre mal » (vomir et avoir la gueule de bois) est souvent mince, voire floue. Les entretiens montrent une reconstruction des souvenirs du moment festif a posteriori, notamment par les réseaux sociaux. Des soirées deviennent mémorables, alors même que des enquêtés ne se rappellent pas du déroulé en raison de leur alcoolisation. Coline, 18 ans, raconte : *« C'était vraiment notre soirée de départ, on en parlait tout le temps, on en a parlé pendant un an de cette soirée. Il y avait même des gens de l'école qui étaient au courant de cette soirée et qui nous posaient des questions dessus parfois. C'est le truc qui a vraiment créé le groupe, c'est ce moment. Même nous on le disait comme ça : c'était vraiment le moment où tout s'est créé [...] ça crée un peu une intimité entre les personnes parce que ça fait un peu comme une bulle dans le temps. »*

Les épisodes d'ivresse collective contribuent ainsi à construire une mémoire partagée qui fait sens pour l'existence du groupe par-delà la soirée. Cette reconstruction passe par un travail d'homogénéisation des représentations du passé et de réduction de la diversité des souvenirs, dans laquelle la question du risque n'est jamais estimée par les jeunes à partir de critères sanitaires. Ils sont avant tout vigilants aux interactions sociales malencontreuses (violences, propos incohérents, interactions numériques regrettables...) qui se sont déroulées sous état d'ivresse, souvent rapportées après-coup, et pouvant générer de la honte (*« Des fois par exemple ils envoient des messages à n'importe qui ou à leur ex, et puis après ils reçoivent un message en retour le lendemain et ils ne comprennent pas pourquoi »*, Elsa, 18 ans).

Les enquêtés sont par ailleurs attentifs à la gestion des effets physiques indésirables de l'alcool (la « gueule de bois ») : *« Pour moi une cuite, c'est vraiment pas être bien du tout le lendemain, être (rires) ce qu'on appelle communément un déchet »* (Marie, 22 ans). C'est pourquoi ils veillent à ne

rien prévoir d'impératif le lendemain, qui nécessiterait des capacités optimales (activité sportive, travail intellectuel...) ou d'être socialement disponible (pour des repas de famille, par exemple). Viviane, 22 ans, explicite : « *Le lendemain il faut que j'aie pas trop besoin de me prendre la tête. Ça arrive souvent qu'on ait des réunions de famille le lendemain, mais c'est des trucs où on décolle à midi donc jusqu'à midi il faut prévoir du temps pour se reposer.* »

La gestion des effets de l'alcool en contexte festif

Lors de ces soirées, les risques sanitaires encourus sur le long terme sont rarement inclus dans les repères de consommation mentionnés par les jeunes. Les stratégies individuelles ou collectives de gestion des effets de l'alcool s'agencent de manière variable autour de trois principales catégories de risques identifiées et signalées par les jeunes :

- les risques sociaux (enjeux de réputation sociale, « savoir se tenir » et « garder la face ») ;
- les « risques internes » dont ils sont à l'origine du fait de leur ébriété (tituber, tomber et se faire mal, provoquer un accident de la route, une bagarre...) ;
- les « risques externes », provoqués par une personne extérieure (se faire agresser, accoster...).

Une représentation du risque axée sur les conséquences immédiates de la consommation

Réguler l'absorption d'alcool pour « garder la face »

Lorsqu'ils participent à des fêtes, les jeunes veillent à « garder la face » [11] grâce à diverses stratégies leur permettant de gérer les effets de l'alcool. La plupart de ces techniques concernent l'absorption du produit : beaucoup comptent le nombre de verres bus, variable suivant le type d'alcool : « *Si c'est du vin j'peux aller jusqu'à trois, trois/quatre verres, j'pense que ça va. Si c'est du whisky ça peut être (silence) un demi-verre vu que c'est plus fort, et si c'est du champagne je pense deux verres* » (Mia, 20 ans). Bien qu'ils aient connaissance des doses standards, ils ne les respectent pas forcément et se fient davantage aux signes corporels de l'ivresse : « *Je me dis pas "je vais boire que 2 verres, que 3 verres", c'est quand je sens que je commence un peu à divaguer, j'arrête.* » (Juliette, 17 ans). Les repères de consommation à moindre risque sont donc dans les faits souvent dépassés, d'autant plus quand les jeunes pensent contrôler l'ivresse : en fractionnant les doses dans la durée d'une soirée, en les diluant en buvant de l'eau ou en s'alimentant (« *J'ai une amie qui a une technique de "je prends un verre d'alcool, je prends un verre d'eau"* », Johanna, 22 ans ; « *Avant une soirée où je sais qu'il va y avoir de l'alcool, je mange un bon plat de pâtes pour bien éponger* », Inès, 22 ans).

Le but de ces techniques est de profiter au maximum des effets bénéfiques attendus (désinhibition, intégration sociale...) en limitant les conséquences négatives. Lorsque l'absorption a été trop importante ou trop rapide, d'autres stratégies interviennent pour poursuivre la soirée malgré tout. Des jeunes, tels que Marc, 16 ans, préfèrent « prendre l'air » lorsqu'ils ressentent le besoin de rompre avec le contexte de la soirée (« *On a fait une petite marche, donc ça m'a permis d'un petit peu reprendre du poil de la bête* »). Une autre méthode, détaillée par Gaston, jeune majeur âgé de 21 ans, consiste à « vomir pour mieux repartir » : « *J'ai découvert des proverbes là-bas : "vomir pour mieux repartir", il y avait vraiment des gens qui vomissaient et qui continuaient à boire.* »

Entre réputation et abus : des risques principalement féminins

Les jeunes filles sont particulièrement vigilantes quant aux effets indésirables de l'ivresse, de crainte d'avoir des comportements jugés inappropriés par leur entourage (parents, pairs, petit ami...). Elles doivent se conformer aux attentes sociales définies par l'ordre du genre, qui est d'autant plus apparent dans des contextes d'ivresse favorisant le lâcher-prise. Si les usages d'alcool des jeunes sont révélateurs des normes de genre, Léa, 17 ans, a pu constater comment les pertes de contrôle des filles sont nettement moins bien perçues que celles des garçons. Celles-ci les assimilent à des « filles faciles », sur lesquelles de multiples rumeurs circulent, alors même que leurs pratiques d'usages sont similaires à celles de leurs homologues masculins : « *C'est pareil, ils sortent beaucoup, mais vu que c'est des gars, évidemment on en parle moins [...]. J'ai même pas d'exemples de rumeurs qui tournent sur des gars, d'habitude c'est tout le temps sur des filles [...]. Même si les gars ils traînent avec, après quand ça parle d'elles, c'est pas les exemples.* » En effet, elles adoptent des comportements qui ne respectent pas les injonctions hétéronormatives et dévient de la morale sexuelle, laquelle aboutit à une catégorisation binaire entre « putes » et « filles bien » parce que « [la] valeur [des filles] dépend de leur vertu » [12]. Estéban (18 ans) résume cette inégalité de genre en quelques mots : « *Chez nous, il faut qu'une fille reste propre.* »

Les jeunes filles font l'objet d'impératifs contradictoires de la part des garçons qui les jugent et les incitent en même temps à consommer. S'il apparaît plus valorisé socialement d'être en mesure d'influencer autrui que d'être influencé [13], Élise (17 ans) explique ainsi que lorsque les filles tentent de résister aux incitations, les garçons les renvoient à leur manque de maturité. Ils minimisent les effets de l'alcool voire les valorisent : « *Des filles de mon âge qui buvaient, elles se faisaient hyper influencer [...]. Et c'était un peu : "tu bois pas vas-y t'es une gamine" [...]. Mais si j'avais pas envie c'était : "mais vas-y ça fait rien et tout !" ou alors : "oh tu vas voir c'est trop bien et tout !".* » Certains garçons profitent ensuite de l'état d'ivresse des filles pour initier des actes auxquels elles n'ont pas consenti ; à l'instar de Maëlle (15 ans) : « *Il y avait un mec qui m'a accompagnée vomir, et il croyait il allait se passer quelque chose, du coup il m'a embrassée, et je l'ai regardé, et je suis allée vomir parce qu'il m'a dégoûtée. Il a capté qu'il devait se barrer, et il est parti.* »

Face à ces risques, les jeunes filles instaurent des stratégies de contrôle spécifiques. Ces dernières portent avant tout sur la sélection en amont des contextes d'usage, puisqu'elles privilégient les fêtes où, dans « l'entre-soi protecteur du groupe » [14], elles vont se sentir plus à l'aise et en confiance pour consommer (soirées circonscrites aux plus proches pairs, dans des domiciles privés, dans l'espace public accompagnées de garçons, soirées entre filles...). Par exemple, Coline, 18 ans, limite ses niveaux d'usage lorsque le contexte de consommation réunit un cercle de pairs élargi où figurent des garçons qu'elle ne connaît pas, qui pourraient être à l'origine de débordements (violence, harcèlement sexuel...) : « *Quand il y a des personnes que je connais pas, je me lâche moins c'est sûr. [...] J'ai pas du tout envie qu'on profite de moi ou des trucs comme ça donc je fais hyper gaffe.* » Les jeunes filles surveillent aussi étroitement leur verre, et sont attentives à ne jamais boire dans celui de quelqu'un d'autre (« *Ça peut être dangereux si on est avec des inconnus, etc., on sait jamais ce qu'ils peuvent mettre dans notre verre quand on a le dos tourné* », Jeanne, 17 ans).

Si une jeune femme doit toutefois traverser l'espace public de nuit et utiliser les transports publics seule, elle aura, comme Justine (23 ans), tendance à moins boire pour se prémunir des risques d'agression : « *Prendre les transports en commun*

le soir, justement en tant que femme ça fait un peu flipper donc je fais en sorte d'être consciente, et de savoir ce que je fais. [...] Donc je bois moins à ce moment-là puisque je sais qu'il faut que je fasse attention à moi. » Les jeunes femmes déploient également des « stratégies d'évitement » [14] en contournant, lors de leur trajet, les lieux publics qu'elles jugent à risque, les zones où « ça craint, [où] il [ne] faut absolument pas aller » (Lali, Flora, Émeline, 17 ans). Leurs peurs liées aux retours de soirée les conduisent parfois à anticiper, quand la fête se tient dans un lieu privé, de pouvoir dormir sur place : « Parce que je sais que je peux rester dormir [...] J'aurais pas été sereine de rentrer dans cet état-là dans les transports en commun » (Justine, 23 ans).

Les risques liés à la conduite d'un véhicule

Si les risques sociaux et externes semblent plus forts chez les jeunes femmes, les risques internes (essentiellement liés à l'usage d'alcool au volant) sont quant à eux unanimement reconnus par l'ensemble des enquêtés. L'acquisition d'un moyen de transport personnel (voiture, moto, scooter) à la majorité légale accroît les marges de mobilité et de liberté des jeunes. Elle leur permet de participer à davantage de fêtes, sans solliciter leurs parents, notamment pour rejoindre « la ville » lorsqu'ils habitent dans un territoire rural enclavé. Malgré cette autonomie accrue, de nouvelles responsabilités vont de pair avec l'obtention (parfois difficile) du permis de conduire, qui entraîne une diminution globale des niveaux d'usage d'alcool. La majorité des jeunes adultes enquêtés veillent très attentivement à ne pas consommer lorsqu'ils anticipent de prendre le volant à l'issue de la fête. Les façons d'« être responsable » passent par trois réflexes rapportés par les personnes interrogées : soit l'abstinence (« Mais par contre je bois pas pendant les soirées ou les jours où je conduis [...] Non, c'est zéro verre. Je suis encore en A et je sais que c'est zéro verre dans le code donc je suis le code à la lettre », Léonie, 22 ans) ; soit la limitation et le fractionnement des doses (« Je vais boire maximum un verre de cidre et c'est tout », Gaston, 21 ans) ; soit l'anticipation, en prévoyant de rester sur place ou de se faire raccompagner à domicile s'il y a eu consommation.

L'obtention du permis représente donc un tournant dans la trajectoire des sociabilités festives de la majeure partie des jeunes interrogés, qui déclarent craindre autant les répercussions pénales (contravention, retrait de permis...) que morales en cas d'accident grave, voire mortel. Comme évoqué par Mickaël, 22 ans : « Ça peut coûter cher alors que c'est bête, c'est très bête [...] Si j'ai un accident et que je suis alcoolisé ça va me suivre, ça va me poursuivre toute ma vie [...] Que ça soit mentalement ou pénalement. »

L'émergence de rôles différenciés

Approvisionner et servir, des postes clés durant les fêtes

Les stratégies de régulation s'élaborent aussi collectivement puisque les jeunes agissent solidairement et se répartissent différents rôles. Celles et ceux qui organisent les soirées (« l'hôte » dans l'espace privé), qui décident des modalités d'approvisionnement et qui se chargent de servir l'alcool se trouvent dans une position prépondérante au sein du groupe. Ils se font prescripteurs en déterminant les usages (type d'alcool, rythme de consommation, quantité). Éva, 18 ans, établit à ce titre une distinction entre « ceux qui servent » et « ceux qui boivent » dans les moments intégrateurs de la vie étudiante. Les meneurs sont « ceux qui servent », la plupart du temps des garçons qui influencent les autres, notamment via les jeux d'alcool : « Pendant la soirée de bizutage avant on avait des épreuves, on avait été déguisés et il y avait tout un parcours à faire dans Blois en récoltant des preuves, et à

la fin il y avait des shots ou des trucs comme ça. » « Ceux qui servent » tiennent parfois cette position grâce à leur expérience d'usage plus étoffée que « ceux qui boivent » (« Non, je ne choisisais pas parce que j'étais avec des gens qui avaient déjà bu plusieurs fois. Donc je leurs disais : "fais-moi un verre" », Gaston, 21 ans).

Veiller sur les autres : les figures de « Sam », de « la maman » et du « garde du corps »

Protéger ses pairs implique de s'assurer de leur sécurité non seulement pendant la soirée mais aussi lors du retour. Conscients des risques liés à l'alcool au volant, les jeunes interrogés ont bien intégré la figure préventive du « Sam » ciblant les jeunes conducteurs. Être « Sam » fait l'objet d'échanges, voire de tractations en amont des fêtes : « À chaque fois c'était moi qui faisais Sam [...] À dix-huit ans je faisais pas mal de soirées, mais je n'avais jamais bu un seul verre d'alcool. Parce que quand j'étais Sam, j'étais vraiment très, très sérieuse [...] Depuis que je bois je fais tout pour pas être Sam. J'essaye à chaque fois de trouver un Sam en qui j'ai confiance. » (Pauline, 23 ans) Lorsqu'aucun « Sam » n'est présent, des stratégies collectives se mettent en place pour consigner les clés de voitures dans un endroit où elles ne seront plus accessibles : « C'qu'on fait, c'est qu'on met les clés dans un seau, on les met loin de notre portée, une portée où on les trouvera pas quand on sera saouls » (Ryan, 19 ans).

Les registres de protection apparaissent fortement genrés. Les jeunes garçons sont perçus comme devant remplir le rôle de « garde du corps » si, au cours de la soirée, une ou plusieurs filles du groupe font face à des « risques externes » (harcèlement sexuel, violences, abus...). Ils protègent les jeunes filles des dangers extérieurs, comme l'identifient Lali, Flora et Émeline (17 ans) : « Quand je sors en boîte il y a toujours mon frère ou mon cousin qui est en train de parler par exemple à un videur pour dire "Vous faites attention à elle", ils font grave attention ». Un père de 56 ans n'autorise sa fille à rentrer de soirée que s'il est certain qu'elle est accompagnée par un ou plusieurs amis, qui font figure d'« anges gardiens » auxquels il accorde sa confiance : « Elle est obligée de rentrer ici avec certains garçons en qui j'ai confiance. Jamais, jamais elle ne peut rentrer toute seule [...] qu'elle ait 15 ans ou 30 ans. » Les filles ont bien intériorisé cette vulnérabilité, ce qui génère des stratégies spécifiques d'entraide en l'absence d'hommes (« Même au niveau des femmes on a plus de danger on va dire. Donc peut-être qu'inconsciemment ça nous arrête aussi », Martina, 22 ans).

Les jeunes femmes se chargent aussi de limiter leurs usages afin de prendre soin de celles et ceux qui « perdent le contrôle ». Lors des fêtes, certaines se muent en « maman du groupe » (Cristina, 22 ans), en « infirmière » auprès des autres – essentiellement des garçons – puisqu'elles endossent la responsabilité de les protéger d'eux-mêmes (accidents, violences physiques ou verbales et autres « risques internes »). Elles aident ceux qui sont « dans le mal » à s'allonger, leur apportent de l'eau, de la nourriture, procèdent au rangement de l'alcool ou bien restent auprès de ceux qui vomissent pour éviter qu'ils ne s'étouffent. Martine (21 ans) se définit ainsi elle-même comme une « maman » : « J'suis vachement protectrice, j'suis un peu la maman des soirées [...] Si j'suis avec des gens qui boivent plus, forcément d'un côté j'boirai moins pour justement être plus prévoyante et faire attention à eux. »

Exclure du groupe

S'il faut souvent surveiller les mêmes personnes, qui boivent davantage que les autres ou qui ne parviennent pas à « se tenir », celles-ci risquent d'être progressivement mises en marge du groupe jusqu'à l'exclusion définitive : « Quand on a

Un exemple de perte de contrôle organisée : le « binge drinking » en pratique(s)

Dans le langage courant, le « binge drinking » désigne des comportements le plus souvent groupaux et épisodiques de forte alcoolisation, mais dont les contours scientifiques sont complexes et dont la définition reste sujette à débat (en termes de fréquence, d'approximation des doses standards consommées et de recherche intentionnelle de l'ivresse). Souvent présentée comme une conduite « anarchique » chez les jeunes, elle est pourtant très codifiée. L'alcoolisation ponctuelle importante constitue une forme d'« ivresse organisée » [14], de « perte de contrôle contrôlée » [15], qui s'ancre dans un espace circonscrit et une temporalité précise où tout le monde surveille l'état d'ivresse de chacun et adapte son niveau d'usage par rapport aux autres [16].

Cette ivresse organisée s'installe dans une temporalité suspendue au quotidien, qui marque la fin d'un cycle (fin de journée, de semaine de travail, d'année scolaire...) ou célèbre un événement spécial. C'est notamment le cas pour Bastien, usager régulier d'alcool âgé de 21 ans, en licence d'études théâtrales : « *En semaine je suis plus concentré sur mes études. Donc moi j'fait toujours mes soirées en week-end.* » En général, toutes les bouteilles sont placées sur une même table et l'un des invités fait office de barman pour servir et réguler les consommations. Bastien déclare qu'il se « *laisse influencer* » lorsque « *tout le monde boit de l'alcool autour [de lui].* » Il souligne le rôle exercé par ses pairs au cours de son dernier épisode d'alcoolisation importante : « *Ils étaient tous dans la cuisine et ils expérimentaient des mélanges, et j'ai voulu participer à l'expérimentation [...] J'me suis laissé influencer.* » Le jeu d'alcool représente également un cadre matériel propice à la perte de contrôle. Le jeu se

déroule dans un lieu précis, parfois autour d'une table, il peut se pratiquer à l'aide d'un support (cartes, dés), il suit des règles, comprend un début et une fin - avec des gagnants et des perdants. Il ritualise les usages et les accélère en facilitant une montée des effets collective et synchronisée. Cette montée a pour but de générer des pics de convivialité, qui cimentent les liens du groupe et alimentent une mémoire commune.

Pour autant, les jeunes connaissent les effets nocifs immédiats de l'alcool consommé en grande quantité, ils sont conscients des risques liés à la perte de contrôle et des difficultés pour surmonter seuls ces dangers. Le groupe joue dès lors un rôle de garde-fou par rapport aux excès individuels. Il raisonne le buveur excessif, développe des stratégies collectives pour stopper la consommation, s'occupe de celui ou celle dont les effets sont montés trop vite. Bastien raconte : « *Ils m'ont dit "stop et tout arrête toi", y'en a qui m'ont fait allonger dans une chambre etc., y'en a qui m'ont aidé à tenir mes cheveux quand j'vomissais.* » On constate donc la mise en place de règles sur ce qu'il est possible de faire ou de ne pas faire (« *consommer trop* », « *aller trop loin* »), et le maintien de stéréotypes de genre (« *tenir l'alcool pour les garçons* », « *se tenir pour les filles* » pour s'occuper des autres). Bastien relate comment c'est sa meilleure amie qui l'aide souvent à rentrer chez lui : « *À la dernière soirée ouais on m'avait retrouvé quand même par terre, un jour (rires). Et j'avais un trou de mémoire, j'me souvenais plus de rien. D'ailleurs c'était ma meilleure amie qui m'avait reconduit chez moi.* » Ainsi, « la mixité des contextes de consommation n'est pas synonyme d'égalité entre les sexes » [14].

arrêté d'inviter un ou deux amis qu'on voyait souvent vomir, en fait ça se passait beaucoup mieux, y'avait jamais de problème » (Émilie, 18 ans). Cette exclusion peut être symbolique par l'attribution de réputation et de surnoms, qui « collent à la peau ». Par exemple, une jeune fille du groupe de Lali, Flora et Émilie (17 ans) se fait appeler « *la citerne percée* » en raison de ses alcoolisations importantes répétées : « *Sauf qu'elle était complètement bourrée. Et elle a regardé la dame qui était flic, elle lui a fait : "je suis une citerne", du coup on l'appelait la citerne après. Donc on est partis en vacances après, en août, elle a fait que vomir toutes les vacances, elle buvait tout le temps trop, du coup on l'appelait la citerne percée, et maintenant c'est resté, on l'appelle tout le temps la citerne percée.* »

Lors de la soirée, les jeunes qui ne respectent pas les normes du collectif sont isolés spatialement et laissés à la marge, à l'instar d'Olivier (18 ans) : « *Pas dans une salle à part mais ils m'ont mis dans un côté de la salle en fait* ». De même pour les usagers de cannabis présents lors de l'anniversaire d'Iris (18 ans), mis à l'écart « *dans un même coin* » pour ne pas déranger ceux qui consomment seulement de l'alcool – produit privilégié par le groupe : « *À mon anniversaire il y en avait qui buvaient mais qui fumaient pas, et qui aimaient pas*

du tout la fumée [...] donc on a dû faire une petite mise à niveau entre guillemets pour leur demander qu'ils se mettent tous dans un même coin. »

Celles et ceux dont les usages sont en deçà du groupe risquent également d'être écartés, tant le rapport à l'alcool est marqué par une injonction collective à consommer à laquelle il est difficile de se soustraire. Ne pas boire ou participer aux jeux d'alcool accroît le risque d'être assimilé à quelqu'un d'ennuyeux ne sachant pas s'amuser : « *Au lycée j'avais une copine qui buvait pas et qui voulait pas boire, et (silence) et elle se sentait beaucoup à l'écart dans les soirées où tout le monde buvait parce (silence) parce qu'elle rigolait pas pour les mêmes choses, elle était pas aussi surexcitée* » (Léa, 18 ans).

Conclusion

Produit auquel sont prêtées de multiples fonctions sociales, l'alcool participe à la construction de soi et forge les souvenirs de groupes de jeunes aux pratiques plurielles. L'enquête ARAMIS 2 a montré que les consommations sont traversées par des enjeux de différenciation sociale, qui influencent les contextes de soirées et les produits choisis. Elles le sont

aussi par le genre. Les enquêtes en population générale montrent en effet un rapprochement des comportements d'alcoolisation ponctuelle importante (API) au cours des dernières décennies (56 % des garçons et 36 % de filles avaient déclaré une API au cours du mois en 2005, contre respectivement 50 % et 38 % en 2017) [17]. Mais cette tendance n'empêche pas le maintien des stéréotypes genrés.

Par ailleurs, les pratiques d'alcoolisation ponctuelle importante sont codifiées, même si elles sont très souvent présentées comme inconscientes et dangereuses aussi bien dans les discours préventifs que dans les propos des parents. Elles font en ce sens l'objet de régulations à la fois individuelles et collectives de la part des jeunes, qui reposent essentiellement sur des repères forgés par l'expérience personnelle d'usage.

Les risques sanitaires de long terme associés à l'alcool (cancer, cirrhose, atteintes neurologiques...) demeurent néanmoins largement absents dans les discours des jeunes interrogés. Ceux-ci, tout comme leurs parents, se concentrent principalement sur les risques plus immédiats, qui prennent diverses formes. Ils abordent par exemple plus spontanément les risques d'accidents (domestiques, de voiture...) et de violences (physiques, verbales ou encore sexuelles). Au-delà des « risques internes » et des « risques externes », les enquêtés ont également mis l'accent sur les risques d'exclusion sociale auxquels ils s'exposent lors de l'ivresse. Comme ils veillent les uns sur les autres afin d'éviter ces risques sociaux, la majorité des jeunes délégitime ce type d'usage dès lors qu'il se répète jusqu'à fragiliser leur position dans le groupe de pairs ou bien s'il a des effets qui altèrent l'intégration sociale.

Les constats énoncés illustrent par ailleurs les effets des politiques publiques sur l'intégration de la figure du « Sam », ritualisée dans les soirées des jeunes. Ils montrent cependant la grande facilité avec laquelle les mineurs parviennent à se procurer de l'alcool, en raison de son accessibilité financière et du manque de contrôle en dépit de l'interdiction théorique de vente. Les résultats invitent également à poursuivre l'information auprès des jeunes et de leurs parents sur les conséquences sanitaires à long terme, qui sont encore sous-estimées voire relativement méconnues.

Bibliographie

1. COUR DES COMPTES. Les politiques de lutte contre les consommations nocives d'alcool. Rapport public thématique - Évaluation d'une politique publique. Paris, Cour des comptes, 2016, 262 p.
2. INSERM. Réduction des dommages associés à la consommation d'alcool. Synthèse et recommandations. Paris, INSERM, Expertise collective, 2021, 138 p.
3. BONALDI C., HILL C. La mortalité attribuable à l'alcool en France en 2015. *Bulletin Épidémiologique Hebdomadaire*, 2019, n° 97-108.
4. KOPP P. Le coût social des drogues en France. Saint-Denis, OFDT, 2015, 75 p.
5. OBRADOVIC I. Représentations, motivations et trajectoires d'usage de drogues à l'adolescence. *Tendances*, OFDT, 2017, n° 122, 8 p.
6. AMSELLEM-MAINGUY Y., BLUM P. Expériences des confinements par les adolescents ruraux. Des conséquences inégales sur les sociabilités, scolarités et aspirations. *INJEP Analyses & Synthèses*, 2021, n° 47, 4 p.
7. MACLEAN S. Alcohol and the constitution of friendship for young adults. *Sociology*, 2016, Vol. 50, n° 1, p. 93-108.
8. GLEVAREC H. La culture de la chambre. Préadolescence et culture contemporaine dans l'espace familial. Paris, La Documentation française, 2009, 192 p.
9. DEVAUX J. L'adolescence à l'épreuve de la différenciation sociale. Une analyse de l'évolution des manières d'habiter de jeunes ruraux avec l'âge. *Sociologie*, 2012, Vol. 6, n° 4, p. 339-358.
10. COQUARD B. Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin. Paris, La Découverte, coll. L'envers des faits, 2019, 211 p.
11. GOFFMAN E. La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi. Paris, Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun, 1959 (tr.fr. 1973), 256 p.
12. CLAIR I. Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora débats/jeunesses*, 2012, n° 60, p. 67-78.
13. GAUGHAN M. The gender structure of adolescent peer influence on drinking. *Journal of Health and Social Behavior*, 2006, Vol. 47, n° 1, p. 47-61.
14. LE HÉNAFF Y., BONNET C., FELIU F., SPACH M. Penser l'alcool au cœur des sciences sociales. Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2020, 263 p.
15. MEASHAM F. The decline of ecstasy, the rise of 'binge' drinking and the persistence of pleasure. *Probation Journal*, 2004, Vol. 51, n° 4, p. 309-326.
16. GANDILHON M., JANSSEN E., LE NÉZET O., BRISSOT A., MARTINEZ M., PHILIPPON A., EROUKMANOFF V., SPILKA S. ESCAPAD, 20 ans d'observation des usages à l'adolescence. Paris, OFDT, *Théma*, 2022, 62 p.
17. SPILKA S., LE NÉZET O., JANSSEN E., BRISSOT A., PHILIPPON A., SHAH J., CHYDERIOTIS S. Les drogues à 17 ans : analyse de l'enquête ESCAPAD 2017. *Tendances*, OFDT, 2018, n° 123, 8 p.

Remerciements

Au comité de pilotage de l'étude pour son aide à la réflexion :

Maryvonne Coat-Rivry, Élie Guéreau, Éric Le Grand, Carine Mutatayi, Yohan Selponi, Imaine Sahed, Isabelle Varescon.

Cette étude a été financée par le fonds de lutte contre les addictions, créé au sein de la Caisse nationale de l'Assurance Maladie.

Pour la qualité du travail de terrain mené, les pistes d'analyse et l'aide à la production des résultats : Yaëlle Amsellem-Mainguy et Pauline Blum (INJEP) ; Sasha Mathieu et Isabelle Varescon (LPPS, Université Paris-Cité).

Pour leur appui, leurs conseils et leur relecture : Fabrice Guilbaud, Ivana Obradovic.

Ours

Tendances

Directeur de la publication : Julien Morel d'Arleux / Comité de rédaction : Virginie Gautron, Fabien Jobard, Aurélie Mayet, Karine Gallopel-Morvan / Rédactrice en chef : Ivana Obradovic / Infographiste : Frédérique Million / Documentation : Isabelle Michot.